



Culminant à 8 156 mètres, le mont Manaslu, au Népal, est l'un des plus prisés. C'est sur ses pentes qu'au moins neuf personnes - dont quatre Français - sont morts emportés par une avalanche le 23 septembre dernier.

Pics de fréquentation.

Il y a deux mois, neuf personnes, perdaient la vie dans une avalanche au mont Manaslu, dans l'Himalaya. Un accident meurtrier qui a relancé le débat sur les 8000 mètres. Des sommets longtemps réservés à l'élite de l'alpinisme, qui accueillent de plus en plus d'expéditions commerciales.

**Par Patricia Jolly/
Photos Naoki Ishikawa**

DIMANCHE 23 SEPTEMBRE 2012, AVANT L'AUBE, Glen Plake, 48 ans, né dans la sierra californienne et Chamoniard d'adoption, lisait la Bible comme chaque matin. Puis à 6800 mètres d'altitude, au camp de base n° 3, au pied du mont Manaslu, au Népal, la tente de quatre mètres carrés qu'il partageait avec Grégory Costa, 28 ans, moniteur de ski à Courchevel, s'est envolée. « *Il y avait eu d'énormes rafales toute la nuit, raconte Glen Pake. La tente a commencé à vibrer. J'ai demandé à Greg : "C'est le vent ?" Il a répondu : "Non, c'est une avalanche." Une seconde plus tard, j'étais projeté comme par une méchante vague. J'ai pensé : "C'est fini, je vais mourir dans l'Himalaya".* »

Quelques instants plus tard, ce spécialiste du ski extrême s'est retrouvé en chaussettes dans le noir. A la lueur de sa lampe frontale, il a vainement cherché pendant une heure Grégory Costa et le guide chamoniard Rémy Lécuse qui l'accompagnaient pour dévaler à skis le Manaslu, le huitième plus haut sommet de la planète (8156 mètres). Il a fini par s'extraire de la crevasse pour rallier à pied, sept heures plus tard, le camp de base à 4800 mètres d'altitude. « *Je n'avais aucune blessure handicapante, raconte Glen. Redescendre lentement m'a aidé à panser mon âme.* » Ce jour-là, au Manaslu, neuf personnes ont perdu la vie et deux sont toujours portées disparues, dont Grégory Costa.

Comme après chaque accident meurtrier en montagne, on s'est interrogé au pied du Mont-Blanc, à Chamonix, base de Rémy Lécuse, mais aussi de Ludovic Challéat et Fabrice Priez, les deux autres guides quadragénaires décédés dans l'avalanche. On a reparlé des pics de fréquentation sur les sommets de plus de 8000 mètres ; du gouvernement chinois qui a fermé l'accès tibétain du Cho Oyu (8201 mètres) et du Shishapangma (8027 mètres) – réputés plus abordables techniquement –, contraignant nombre d'expéditions à se masser sur les flancs du Manaslu. On a de nouveau questionné la légitimité de la présence humaine à ces altitudes où l'hypoxie altère le discernement et où la mort guette.

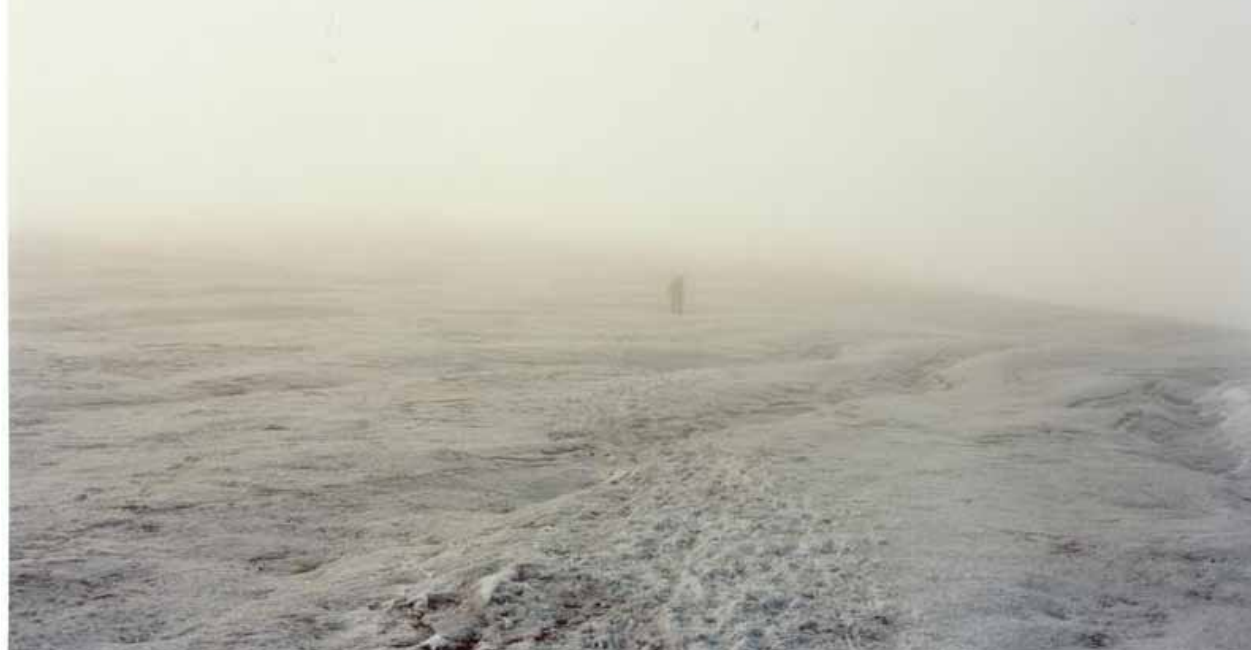
Depuis les premières expéditions réussies à ces altitudes, dans les années 1950, le débat divise ceux qui vivent de la montagne. Si l'himalayisme reste une niche – et une spécialité à peine esquissée dans les programmes de l'École nationale de ski et d'alpinisme –, il intéresse de plus en plus de professionnels. Selon le Syndicat national des guides de haute montagne (SNGM), 8,5 % des 1500 guides français en activité ont travaillé en Himalaya en 2011.

« *On partage, on rencontre des cultures et on traverse des paysages exceptionnels pendant six à huit semaines, il y a pire...* », explique le guide chamoniard François •••

“ Au-delà de 7500 m, l'éloignement, la précarité, l'hypoxie emmènent dans une autre dimension de la conscience.

On a la sensation de se détacher de sa personne. ”

L'alpiniste Christian Trommsdorff



••• Damilano, 52 ans. Comme ses collègues, il a appris le « huitmillisme » sur le terrain : « Acquérir de la compétence à ces altitudes, c'est compliqué. C'est loin, cela demande du temps et des moyens. En tant que professionnel de la montagne, on franchit souvent le pas avec des amis. »

Sa première expérience sur un sommet de plus de 8000 mètres avec des clients, au Dhaulagiri (8167 mètres), en 1999, a été extrême. Lors d'une avalanche, son compagnon de cordée et lui ont pu s'agripper à la pente. Mais ni la Britannique Ginette Harrison, himalayiste confirmée de 41 ans et médecin spécialiste de la haute altitude, ni le sherpa qui formaient la cordée relayant la sienne pour faire la trace n'ont été retrouvés. François Damilano dit avoir alors perdu « de l'innocence », mais cette « sanction » ne l'a pas rebuté. « Gravier un “8000” et y accompagner des clients, c'est appartenir un peu à l'aristocratie du métier de guide, estime ce père de deux enfants. Et l'accident reste une exception à laquelle je n'ai été confronté qu'une fois en vingt-cinq ans d'himalayisme. »

En 2009, il s'est glissé dans la peau d'un réalisateur pour donner la parole à des clients « huitmillistes ». Sur le Manaslu justement, la montagne « refuge de l'âme » en sanskrit... Dans *Parenthèse à 8000*, sa caméra dissèque les raisons qui poussent huit hommes de 30 ans à 50 ans, encadrés par le guide Paulo Grobel, à endurer températures polaires, diarrhées d'altitude ou mal aigu des montagnes. Orgueil, performance, introspection... Un coiffeur se réjouit d'avoir « du temps pour [lui]. Six semaines, c'est du pur luxe. » Un chercheur raconte que, pour lui, « c'est thérapeutique. Je viens en montagne pour me sentir vivant. » Ils se chamaillent, se découragent, manquent d'être ensevelis dans leur tente par une tempête de neige... Et lorsque leur guide ordonne un demi-tour non loin du som-

met à cause du mauvais temps, la plupart sanglotent sur « l'injustice », « la privation », « le sentiment d'inachevé », « le renoncement très douloureux » après un tel investissement « en temps et en argent ».

LES GENS QUI VONT LÀ-BAS ONT ENVIE DE TESTER LEURS LIMITES, affirme le guide chamoniard Bernard Muller, pionnier de l'organisation des expéditions commerciales dans les années 1980. *Le choix de la cote 8000 est, certes, une affaire de prestige, mais il comprend un vrai risque. L'aventure est bien là.* Bernard Muller insiste sur la transmission et le partage qui s'opèrent entre guide et clients. « Les expéditions commerciales, c'est de l'aventure de masse rendue accessible à des gens dits normaux qui refusent l'idée d'un engagement total car ils ne veulent pas se foutre en l'air, même s'il est évident que ça peut leur arriver quand même. Ce qui compte, ce sont les émotions vécues à travers une ascension. »

Sophie Lavaud, 44 ans, responsable d'une société d'événementiel en Suisse, raconte, elle, l'histoire d'une « progression ». Après une dizaine d'années sur les 4000 mètres du massif du Mont-Blanc et quelques incursions à 6000 et 7000 mètres, elle a eu « envie de passer à une autre dimension ». Au printemps, dans le cadre d'une expédition commerciale de soixante jours qui proposait à ses clients les plus ambitieux l'ascension de deux sommets de plus de 8000 mètres, elle a gravi le Shishapangma puis le Cho Oyu. « Tu réussis avec ta tête, alors que ton corps n'en a rapidement plus envie », résume cette Franco-Canadienne.

Dans l'euphorie, celle que ses amis appellent désormais « la Genevoise aux 16000 » confesse avoir brièvement envisagé de se lancer dans la conquête des douze autres sommets de plus de 8000 mètres de la pla-



Certains guides mettent en garde contre le faux sentiment de sécurité créé par la forte fréquentation des sommets de 8000. Là-haut, le moindre imprévu peut mener à la mort. Ci-contre, le mont Manaslu, au Népal, et ses dangereuses crevasses.

nète. « L'idée t'effleure parce qu'on te regarde comme si tu descendais de la Lune et on te signale que seulement une dizaine de femmes au monde ont gravi deux 8000 mètres dans une même saison... » Sophie Lavaud a rapidement repoussé cette tentation. « J'ai certaines dispositions pour l'inconfort et la haute altitude, dit-elle en souriant. Mais, sans mon guide, sans les sherpas, et sans l'oxygène les jours de sommets, je n'aurais peut-être pas réussi. J'ai aussi pris conscience de l'endroit où j'allais en remplissant les formulaires de l'agence relatifs aux dispositions en cas de décès. »

Christian Trommsdorff, 48 ans, Yannick Graziani, 39 ans, et Patrick Wagnon, 43 ans, les trois guides de la cordée TGW, très active en Himalaya depuis 2000, ont pour leur part pris leurs distances avec le « huitmillisme ». Après avoir gravi plusieurs des plus hauts sommets de la planète sans oxygène, ils ne considèrent plus la cote 8000 comme la référence absolue. Refusant la cohabitation avec les « touristes d'altitude », ils préfèrent s'exprimer sur des sommets vierges de 7000 mètres et plus, dans des zones aux rares traces de vie. « Au-delà de 7500 mètres, on entre dans un alpinisme vraiment engagé, explique Christian Trommsdorff, ingénieur de formation. L'éloignement, la précarité extrême, la durée de l'acclimatation – qui se compte en semaines – et l'hypoxie emmènent dans une autre dimension de la conscience. On a parfois la sensation de se détacher de sa propre personne. On arrête naturellement d'aller dans ces endroits quand on n'en a plus les moyens physiques ni psychologiques. »

Le credo de ce trio de performeurs qui jurent ne partager « qu'une simple aventure entre potes » ? Grimper ensemble en pur style alpin, c'est-à-dire avec un sac, une corde et en laissant la voie nouvellement ouverte vierge de leur passage, par respect pour ceux qui les suivront. L'Himalaya leur

offre encore dans ce domaine des possibilités multiples. Egalement glaciologue et récemment installé au Népal, Patrick Wagnon se défend d'être élitiste. Il prône « un retour à l'humilité » : « Des pré-Alpes aux géants de l'Himalaya, rien ne justifie le recours aux artifices que sont les porteurs, l'oxygène et les cordes fixes, martèle-t-il. L'alpinisme consiste à gravir une montagne à la force de son corps, en faisant appel à son propre jugement pour minimiser les risques et en utilisant son expérience pour se frayer un passage. »

Il met enfin en garde contre le « faux sentiment de sécurité » qu'inspire à une population peu autonome la fréquentation importante des sommets de 8000 mètres. « L'effet de groupe incite à poursuivre au mépris du danger, à laisser les habitudes prendre le pas, prévient-il. Pourquoi rebrousser chemin alors qu'un autre continue ? Pourquoi changer l'emplacement d'un camp systématiquement installé au même endroit ? Le moindre imprévu tourne très vite au drame. Une corde fixe arrachée ou un changement brutal de la météo, et c'est la catastrophe : bivouac forcé, oxygène épuisé, chute... La mort peut arriver très vite, parfois à quelques mètres d'autres grimpeurs impuissants. Tout cela pour dire "J'ai fait un 8000". »

Le guide Christophe Profit, pionnier des enchaînements spectaculaires dans les Alpes, est l'auteur de la première ascension, en 1991, de l'arête nord-ouest du K2 (8611 mètres) avec Pierre Béghin. Lui aussi s'interroge sur l'intérêt d'emmener des clients à plus de 8000 mètres. Il ne s'y est jamais hasardé pour ne pas être privé de sa liberté : « On ne fait pas faire demi-tour aussi facilement au pied d'un 8000 mètres qu'au pied d'une paroi alpine, estime-t-il. Dans les Alpes, on te paie après la course ; pour un 8000 mètres, on te paie avant. Ce qui induit une obligation malsaine de réussite. »